

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 14

Artikel: Serviço po serviço
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189737>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa poche, mais, ô terreur !! une autre main que la sienne y était déjà !

Elle s'en empara vivement et la serra avec toute la force que la peur lui donnait en ce moment.

Pendant ce temps, le train sortait du tunnel et la jeune fille tremblante, pâle comme un linge, allait enfin essayer d'appeler au secours, lorsqu'elle vit avec stupeur que sa main se trouvait... dans la poche du paletot de son compagnon et non dans la sienne !! Dans sa précipitation, elle s'était trompée !

Le jeune homme, lui, le poignet toujours serré par Henriette, paraissait fort étonné ; mais, sans chercher toutefois à se dégager, il lui demanda poliment une explication.

— Oh ! pardon, monsieur ! s'écria-t-elle en rougissant jusqu'à la racine des cheveux et en le lâchant brusquement, mais je vous avais pris pour...

— Pour ?...

— Pour un voleur ! Et alors, avec toute sa franche naïveté, elle se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé, les conseils de sa mère, ses terreurs lorsqu'elle s'était trouvée seule... qu'elle l'avait vu entrer, et qu'il était venu s'asseoir tout près d'elle, quand d'autres sièges étaient encore vides... puis l'arrivée du tunnel et sa méprise en croyant mettre sa main dans sa poche...

Le voyageur se mit à rire, comme tu le comprendras aisément.

— Ce que c'est que l'imagination ! lui dit-il. Je me suis mis à côté de vous bien qu'il y eût de la place ailleurs, c'est vrai, mais j'avais pour cela deux excellentes raisons. Je déteste voyager en arrière, et en second lieu j'aime assez avoir un compagnon de route et, mieux encore, une charmante compagne.

Puis il s'informa où elle allait, et quand elle lui eut raconté la maladie de son oncle, il se trouva, — toujours le hasard, tu vois, — qu'il le connaissait particulièrement, étant lui-même médecin à Liverpool. La boîte suspecte n'était autre chose que sa trousse !

En descendant du train, il lui offrit de l'accompagner ; elle accepta et... tu devines le reste ?

— Mais non, lui dis-je, continue !

— Eh bien ! l'oncle se guérit rapidement par les soins de notre docteur, qui le visitait régulièrement tous les jours (visites intéressées, il est vrai, puisqu'elles lui permettaient ainsi de voir et de causer à Henriette), et un beau matin qu'il se promenait avec son malade dans le jardin, il lui demanda, avec toutes les formalités d'usage, la main de sa nièce. L'oncle ému, enchanté, donna son consentement *par intérim*, écrivit à la mère ; une semaine après, on fêta les fiançailles de nos deux voyageurs, et six mois plus tard le mariage se célébrait à Liverpool.

Maintenant... me dire que tu doutes encore du hasard ?...

— C'est bon en Angleterre, fis-je en hochant la tête, mais en Suisse ?

— Et bien ?...

— Les tunnels ne sont pas assez longs.

Dr THOMAS.

Une mauvaise farce.

Un monsieur, propriétaire d'une jolie maison de campagne, et qui va furetant partout pour dénicher quelque objet d'art, qu'il achète souvent à vil prix de jeunes artistes dans le besoin, ou de personnes incompetentes, et qu'il revend toujours très cher, s'est fait ainsi un vrai musée où l'on remarque, entr'autres, une admirable collection de tableaux modernes. Il y a quelques semaines, notre amateur partait pour un séjour en Italie, laissant la garde de ses richesses à son vieux domestique. Cinq ou six jours après son départ, un inconnu, à mise très correcte, se présente et annonce au domestique qu'il viendra le lendemain exécuter quelques restaurations de tableaux, de la part du propriétaire, dont il montre une lettre, que, par politesse, le vieux serviteur ne veut pas lire.

Disons tout de suite que rien n'était plus faux que la dite lettre.

Le lendemain, en effet, cinq ou six peintres arrivèrent, portant des échelles, des boîtes à couleurs, des palettes, des pinceaux et se mirent à l'ouvrage, sous les ordres de celui qui était venu, la veille, prévenir le domestique.

Celui-ci, n'ayant aucun soupçon, devint très familier avec les peintres ; il leur offrit des rafraîchissements, et bientôt il fut pour eux comme un vieux camarade.

Un beau jour, on déjeûna copieusement. On vida plusieurs bouteilles de champagne choisies dans la cave du maître absent. Ils étaient si drôles, ces peintres, que leur nouvel ami, en leur compagnie, se grisa et s'endormit. Le lendemain, il fut tout étonné de ne pas voir revenir ses joyeux compères. Ils ne reparurent pas. Curieux de voir les restaurations qui avaient été faites, il alla examiner les tableaux.

Il poussa un cri d'horreur. Au lieu de toiles remarquables, de paysages, de portraits, il y avait une véritable exposition de sujets les plus incohérents.

Les femmes avaient les lèvres ornées de moustaches superbes, les hommes avaient des nez enlumés comme des pochards, les paysages étaient ornés de lunes grimaçantes, de pierrots, d'extravagances de toute sorte. Immédiatement le domestique envoya un télégramme à son maître, qui revint en toute hâte. A l'aspect de cette incroyable transformation, il faillit devenir fou.

L'enquête ouverte par le juge, et qui n'a pas encore abouti, lui a donné la conviction que notre amateur de tableaux exploitait depuis longtemps les jeunes artistes, qui ont probablement voulu se venger.

Serviço po serviço.

Djan Luvi à Rodo avai 'na balle histoire dè Napoléion, que lâi avai z'ao z'u età baillà pè sa ballaschéra Marienne, qu'étai cousenàire pè Lyon, et cé làivro fasâi einviâ à tot lo veladzo ; kâ tsacon arâi volliu vairè lo bio potré que y'avâi ao premi foliet, iô on vayâi l'Empereu à tsévau su 'na balla grise, avoué son copa-bise ein travai, coumeint lè z'hus-siers dào grand conset, et que tégnaï onna lunette

d'approche à la man. Ma fâi, faut bin derè que l'étâi crâno avoué sè grantès bottès que fourrâve sè canons dè pantalons dedein, et sa man einfatâie eintrémi lè botons dè son gilet.

Ora tsacon arâi volliu assebin liairè clliâo fameuses campagnès iò lè vilhio grognâ rebattâvont l'ennemi tot coumeint se l'aviont detsirenâ dâo recoo, et iò cein lâo fasâi pas mé dè sè branquâ contrè dâi houetanta mille hommo, quand bin n'étiot que 'na treintanna dè millè, què dè bâirè on verro dè mame. L'est veré que l'étiot dâi rudo lulus, que tè gagnivont 'na bataille dévant dèdjonnâ tot coumeint se l'aviont battu 'na tsauda à l'èclliyi. N'aviont pas onco, dein cé teimps, dâi turcos, ni dâi zouâves; mâ l'aviont clliâo fameu vortigeu que prevolâvont dè victoire ein victoire; onna cavaléri, coumandâie pè on certain Murat que ma fâi: gâ dè dévant! kâ quand l'aviont passâ cauquiè part, tot étâi nettiyi; et dâi z'artilleu! pourro ami! dâi lulus que portavont lâo pices dè canon quand lè tsévaux lè poivont pas trainâ, que l'est dinsé que sont z'u à la fameusa bataille dè Maringo, què l'ont mémameint passâ per tsi no. Et clliâo terriblio grenadiers dè la garda! clliâo qu'on lâo desâi « lè vilhio grognâ », ti avoué dâi bounets dè sapeu. L'étiot pi què lo Rhoûno quand débordè; assebin quand lè z'ennemis lè vayont aprotsi, lè mau dè veintro coumeincivont et lo champ dè bataille étâi proupro; kâ s'on volliâvè lâo crensenâ, n'iavâi pas gras: c'étâi lo rebatté que passâvè su on tsamp dè navet qu'on vint dè vouagni.

Mâ assebin l'aviont dâi z'officiers que vayont bé, allâ pi! et n'est pas dâi matolès dè burò que lâo fassont avâi lè galons. Lâi avâi on certain Ney, que lâi desont « lo martsau », que s'èin terivè quasû assebin què Napoléon et qu'a fini, lo pourro diâblio, pè étrè fuselhi pè lè Bourbons; et tant d'autro, et dâi tot bons, et cé qu'on lâi desâi Cambronne, qu'étâi dein la garda et qu'einvoyivè lè z'Anglais sè fèrè fotografiyi à Vaterlo.

Tot cein étâi marquâ dein cé làivro à Djan Luvi et vo dussa peinsâ se lè dzeins aviont invia dè cein liairè. Mâ cé làivro avâi 'na balla foretta et Djan Luvi ne sè tsaillessâi pas dè lo prêtâ. Assebin on dzo que Louis âo syndiquo lo lâi vullie demandâ, Djan Luvi lâi fe: Se te vâo veni lo liairè tsi no, l'est à ton serviço; mâ ne vu pas que saillè dè l'hotò.

Louis âo syndiquo ne vullie pas allâ et sè peinsâ: atteinds! mau-compliéseint, tè vu prâo bailli la mounia dè ta pice! Cein ne manquè pas; la senanna d'après, Djan Luvi lâi fâ demandâ onna granta étsila po lo tatèrèt que dévessâi reteni lo tât dè sa maison; mâ Louis lâi fe repondrè: Se te vâo me n'étsila, vins t'èin servi tsi no, l'est bin à ton serviço; mâ ne vu pas que le saillè dè l'hotò.

LES MIRAGES DE LA VIE

VI

L'anniversaire de la mort de M. Duriage est revenu pour la troisième fois, l'oublieuse Mme Mélinde n'y pense pas; Céline, par délicatesse, n'ose demander la permission d'aller au cimetière, cependant elle veut remplir ce devoir sacré.

— Maman, dit-elle, permets-moi d'aller passer la journée avec Mme Amurat et Juliette, de revoir la mer, de me rappeler tout ce que j'aimais tant autrefois.

Mme Sauze se propose d'accompagner la jeune fille, et dès qu'elles sont en voiture, elle lui dit qu'Elio a deviné la pieuse visite qu'elle voulait faire:

— Je vous laisserai seule au cimetière, la voiture vous attendra et vous ramènera à la bastide Mélinde.

Céline l'embrasse avec la plus ardente affection, des larmes de reconnaissance dans les yeux.

La bonté est un don sublime, les âmes généreuses ont un reflet divin qui illumine autour d'elles l'obscur chemin de la vie.

La jeune fille entre, le cœur vibrant d'émotion contenue, dans la nécropole; elle parcourt les allées silencieuses, respirant les émanations des plantes, écoutant le murmure des insectes, les cris et les chants des oiseaux et arrive à la tombe vénérée.

Quelle touchante surprise l'attendait! Les plus belles fleurs croissaient autour du monument, de magnifiques couronnes d'immortelles en ornaient le faite.

Céline s'agenouille en pleurant et, dans un élan de gratitude, elle remercie Elio.

Puis elle reste ahimée dans un monde de pensées tour à tour ardentes et douloureuses.

— Que vais-je devenir? se dit-elle avec angoisse. La maison de ma mère est pour moi presque une maison étrangère... Retourner à Paris?... Dans quel but?... Epouser Elio?...

Elle frissonne; jamais elle ne pourrait consentir à ce sacrifice d'elle-même.

Le vide de son cœur l'opprime!...

Tout à coup le ciel se couvre, une rafale s'élève et soufflé avec violence; Céline se relève, elle avait perdu la notion du temps.

Une crainte aiguë lui serre le cœur: si sa mère allait la rejoindre chez Mme Amurat? Elle devinerait la cause de son absence, de tristes souvenirs se réveilleraient en elle, et faire de la peine à sa mère est une faute inexcusable.

Elle embrasse la tombe, essuie ses larmes et veut s'éloigner: un coup de vent, précurseur du mistral, la rejette sur la pierre; elle est obligée de se retenir à un cyprès.

Enfin, elle reprit courage, essaya de marcher en luttant contre le souffle orageux, et, au détour de l'allée, rencontra Ludovic:

— Vite, prenez mon bras, dit-il, un orage aussi terrible qu'inattendu va éclater; hâtons-nous pour arriver à la bastide avant votre mère.

Elle voulut le remercier, le vent lui coupa la parole; elle s'appuya sur son compagnon toute émue, et, d'un pas rapide, ils se hâtèrent vers la sortie, où la voiture les attendait.

Le cheval piaffait d'impatience et donnait des signes de terreur. A peine les jeunes gens furent-ils montés qu'il partit comme un éclair, insensible à l'appel du cocher, à ses efforts pour le retenir.

— Nous sommes perdus! dit Ludovic; Elio voudrait bien être à ma place, et je crois que je la lui céderais volontiers.

— Hélas! dit Céline pâle, mais très calme, un malheur est inévitable; je le regrette pour vous, et ce qui augmente ma peine, c'est d'en être la cause. Que ne puis-je mourir seule!

Ils fermaient les yeux, emportés dans une course vertigineuse, attendant que le premier obstacle les mit en pièces.

— Nous sommes bien jeunes pour quitter ainsi la vie, pensait Ludovic; mais comme cette Céline est coura-